

Le Capharuaïum

Le journal du lycée, c'est comme une boîte de chocolats :
On ne sait jamais sur quoi on va tomber.

Analyse d'un
sonnet
Shakespea-
rien
p. 8

Controverses sur les acronymes p. 4
Convergences des luttes p. 10
Et représentation dans divers arts et
cultures
p. 11 à 17



Edito

Non, vous ne rêvez pas : ce ne sont pas les effluves de gel hydroalcoolique qui vous font perdre la tête (enfin, pas encore) ! Votre illustre journal, *Le Capharnaüm*, est de retour (ou débarque, pour nos nouveaux·elles magnoludovicien·ne·s) pour mettre des paillettes et des couleurs dans votre vie.

En parlant de couleurs, ce premier numéro de l'année, placé sous un grand arc-en-ciel, n'en manque pas : vous y trouverez un dossier étoffé sur la communauté LGBT+ rassemblant de nombreux articles pour s'informer ou réfléchir. Que signifie l'acronyme LGBT+ ? Pourquoi est-il parfois controversé ? Existe-t-il des alternatives ? Connaissez-vous les différents pronoms à utiliser selon le genre ? Savez-vous ce que signifie "mégenerer" ? Devrait-on inclure l'éducation LGBT dans le programme scolaire ? Quels en sont les enjeux ? Nous sommes certain·e·s que nombreux·ses d'entre vous trouvent les réponses à ces questions évidentes, mais ne vous inquiétez pas si ce n'est pas le cas : ce dossier est là pour y remédier !

Nous reviendrons ensuite sur la disparition récente de deux icônes féministes, Gisèle Halimi et Ruth Bader Ginsburg, mais heureusement, la relève est assurée : vous trouverez également dans ce numéro un article sur Jennifer Doudna et Emmanuelle Charpentier, les deux femmes qui ont reçu le Prix Nobel de chimie 2020 pour leur découverte des ciseaux moléculaires.

Saviez-vous que le terme "Lolita" vient d'un roman de Nabokov, écrivain

russe des années 1950 ? En effet, avant d'être utilisé à foison dans la pop culture, comme dans la chanson de Lana Del Rey (ou d'Alizée, pour ceux qui s'en souviennent encore), ce mot est bien plus sombre et controversé qu'il n'y paraît.

Enfin, un bel arbre qui rappelle toutes les actions menées par le fameux club LLGreen. A propos d'arbre, c'est bientôt l'apparition du roi des forêts dans votre salon, que ce soit un naturel ou, encore mieux, une alternative pour rester éco-friendly (en grillage à poules c'est très beau, on vous laisse chercher). Alors que les fêtes de fin d'année arrivent lentement mais sûrement (on entend déjà Mariah Carey à tous les coins de rues), vous trouverez des astuces pour rendre votre Noël plus responsable.

Et évidemment, n'hésitez surtout pas à vous joindre à nous, si vous voulez écrire, dessiner, relire, inventer de fines et subtiles contrepéteries... Il suffit d'être motivé·e, vous pourrez toujours être utile et nous serons ravi·e·s de vous accueillir à la rédaction (promis, on est sympas) ! Bonne lecture !

Par Félicie Percheron et Gabrielle Thou

Perle de profs : Un/e élève : -« Monsieur, on va vraiment faire 3 heures et demi de cours en visio ? » Réponse professorale : -« Non, non... 3 heures 20 ça suffit. »

Sommaire

Liste des chocolats...

Editorial	2
Dossier : La Communauté LGBT +	4
Titre	4
Le respect des accords et des pronoms de chacun•e	5
Sonnet	8
Convergences des luttes LGBT+ : difficultés et réussites	10
Gay is Good	11
La communauté LGBT+ à l'écran	12
Devrait-on inclure l'éducation LGBT+ au programme scolaire ?	14
La Constellation	16
Société et actus	17
Lolita ou la victime jugée coupable	17
Féminisme : fin du parcours de deux combattantes	19
Sciences	22
Prix Nobel de Chimie 2020 : les « ciseaux moléculaires » se taillent une place	22
Vie du Lycée	24
LLGreen	24
Détente	26
Noël 2020	26
Contrepétories et mots croisés	27

Journal lycéen distribué gratuitement au sein du lycée Louis-le-Grand (75005). Imprimé au lycée LLG à 1300 exemplaires. Imprimerie spéciale, agrafage artisanal.

Fondateur :

Elliott Le Henry

Responsable de la publication :
Marie Foulquier

Rédactrices en chef :

Félicie Percheron et Gabrielle Thou

Rédacteurs :

Charlie Delmas, Freya Cerf, Simon Pitte, Noé Allouche, Jeanne Boig, Ziqi Liu, Félicie Percheron, Bérénice Prenat, Zoé Dupont-Jubien, Rose Mathiot, Emma De Lemmos, Claire Delage, Maïa Collion

Dessinateurs :

Louise Guillen (une), Lucien Meunier, Adèle Esnault, Camille Hua, Hannah Faucheu

Relectore :

Emma Sissoko-Hurter, Félicie Percheron, Calypso Cassier, Eve Coscoy, Quentin Humbert, Agathe Danlos, Charlie Delmas, Salomé Voute, Francesco Tarantino, Alice Ye, Thomas Delmas, Gabrielle Thou

Maquette :

Marie Foulquier, Gabrielle Thou (responsables), Eve Coscoy, Alice Laug

Responsable Instagram :
Gabrielle Thou

Nous remercions vivement
Monsieur le Proviseur, la Maison des lycéens, Monsieur l'Agent comptable, Madame Vinel, Madame Brutus, Monsieur Boulben, Monsieur Couillerot, Madame Abdelmalek, Madame M.-F. Martin et le secrétariat, Madame Torres et l'intendance, Monsieur Frambourt et l'équipe de la regraphie

Acronymes et controverses

Le dossier de ce numéro est centré sur la communauté LGBT+, et son seul titre nous amène immédiatement à un des débats centraux de la communauté : son nom. En effet, alors que la communauté LGBT+ gagne en visibilité, la façon de se présenter devient de plus en plus importante. L'acronyme LGBT+ se trouve ainsi contesté ; nous allons donc voir pourquoi, puis quelles alternatives ont été proposées.

L'acronyme LGBT+ est actuellement le plus utilisé au sein mais aussi hors de la communauté. Il présente pourtant de nombreux inconvénients : tout d'abord, il est aussi interminable qu'imprononçable, tout en ne parvenant pas à être complètement inclusif. Ainsi, malgré les neuf lettres qui le composent le plus souvent (LGBTQIADP+ - *Lesbienne Gay Bi Trans Queer/Questioning Intersex Asexuel Demisexuel Pansexuel*), il ne mentionne pas l'intégralité des minorités qui composent la communauté, qui peuvent avoir d'autre part l'impression d'être rajoutées artificiellement au bout d'un acronyme, ou de disparaître derrière un plus vague. Enfin, malgré ce que l'abréviation laisse à penser, il existe de nombreuses variantes de cet acronyme actuellement et dans l'Histoire qui mettent plus ou moins en avant certaines minorités.

D'autres termes ont alors été proposés, visant à rectifier les défauts de l'acronyme LGBT+. Le plus répandu est celui de communauté *queer* : le terme *queer*, revendiqué par des militants américains depuis le début des années 90, est très général et inclut toutes les orientations roman-

tiques et sexuelles ainsi que toutes les identités de genre par sa variante “*genderqueer*”. Cependant, le terme souffre d'une controverse récente : certains individus estiment que le terme est actuellement plus utilisé comme une insulte envers eux que par la communauté. Il est toutefois bon de noter que cet argument est majoritairement utilisé par les TERFs (*Trans Exclusionary Radical Feminists*) et que le mot “*gay*” est utilisé péjorativement depuis les années 70 dans le monde anglophone, ce qui n'a nullement fait obstacle à sa popularisation. “*Queer*” reste tout de même la principale alternative.

D'autres acronymes existent également : SAGA (*Sexuality And Gender Acceptance*), GSM (*Gender and Sexual Minorities*) ou QUILTBAG (*Queer/Questioning Unidentified, Intersex, Lesbienne, Trans, Bi, Asexual, Gay/Genderqueer*) en sont quelques exemples. S'ils sont en général plus inclusifs, ils ne sont pratiquement pas utilisés hors de la communauté et restent peu connus. On peut aussi relever MOGAI (*Marginalized Orientations, Gender identities, And Intersex*) qui fait exception : en effet, s'il avait à l'origine vocation à être un terme

Perle de profs : (pour expliciter un raisonnement mathématique) « Par produit et par Toutatix ! »

général pour remplacer l'acronyme LGBT+, il est en fait utilisé pour désigner les personnes utilisant des micro-labels et mises à l'écart au sein même de la communauté *queer*. S'il s'est diffusé au sein des cercles *queers* à cet effet, il reste méconnu du grand public.

Ainsi, bien que de nombreux individus remettent en question l'acronyme LGBT+, l'absence de consensus au sein de la communauté fait que,

jusqu'ici, aucune alternative n'a été en mesure de le concurrencer. De plus, même si un terme faisait l'unanimité, il resterait le problème de la diffusion dans le monde, et on peut légitimement estimer que le respect d'un nouveau nom n'est pas la plus importante des revendications actuellement. Le terme utilisé pour désigner la communauté relève donc surtout du choix personnel, tout en entraînant d'importants débats.

Par Charlie Delmas

Le respect des accords et des pronoms de chacun·e

Le genre est une des constructions sociales fondamentales de chaque individu. Il est propre à chacun·e et peut fortement varier entre les personnes. De plus, et cela est encore peu compris et accepté dans la société d'aujourd'hui, la conception du genre va bien au-delà des classiques "femme" et "homme" que l'on apparaît à tort au sexe.

Il se voit représenté souvent sous diverses formes, que ce soit par le biais d'un spectre (de telle manière qu'on le ferait pour les couleurs ou la lumière) ou encore d'une longue ligne sur laquelle on s'identifierait.

Quoi qu'il en soit, le genre d'un individu est principalement perçu par son entourage via des pronoms ainsi que des accords. L'utilisation des pronoms et des accords de quelqu'un s'appelle « genrer quelqu'un ». Ne pas respecter cela revient à *mégenrer* cette personne (que cela soit volontaire ou non). Avant de rentrer dans le vif du sujet, présentons d'abord ces deux termes de pronoms et d'accords qui, bien que familiers, ne sont pas si clairs que ça lorsque l'on y songe un peu.

Tout d'abord les accords : c'est tout simplement le genre par lequel on accorde les différents adjectifs et plus largement, les appellations de l'autre ; "tu es beau", "tu es séduisante", "bonjour madame", "tu devrais être flatté·e"… dans chacune de ces petites phrases, le dernier mot est relatif aux accords de l'interlocuteur·ice, ceux qu'iel demande d'utiliser. On les classe généralement sous trois catégories : masculin, féminin et neutre. Pour ce qui est des accords neutres, on utilise conventionnellement la forme inclusive des mots (sans le pluriel) mais cela peut évidemment varier selon les envies des personnes, pensez toujours à respecter cela.

Ensuite, qu'en est-il des pronoms?

Rien de plus simple, les “pronoms” d'une personne vont être le·s “petit·s mot·s” (alias pronoms personnels) au·x·quel·s elle demande à être relative. Il en existe une multitude variant fortement selon les envies et sentiments des personnes concernées. Les plus courants sont “il/lui” (pour le masculin), “elle/elle” (pour le féminin) et “iel/iel” (une des formes pour le neutre). Malgré tout, comme il a été dit précédemment, les formes neutres sont extrêmement nombreuses. “ael/lui”, “ielle/elle”, “el/lui”, “elle/luiel”, “il/elle”, “iel/lui” sont quelques exemples. Nous pouvons alors nous interroger sur la compréhension et l'utilisation de cette manière de donner ces pronoms (sous la forme “pronom1/pronom2”).

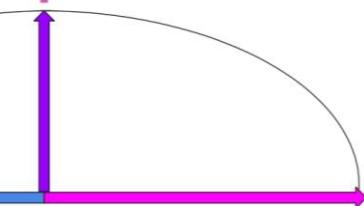
fréquent lorsqu'une personne est mégenrée est lorsque cette personne est transgenre (c'est-à-dire qu'il y a désaccord entre le genre de cette personne et celui qu'on lui a assigné à la naissance). Avant une transition physique si elle souhaite en faire une, une personne transgenre peut avoir du mal à se faire correctement genrer, et cela contribue à l'aspect social de la dysphorie (situation de malaise due au désaccord entre le genre et le sexe, ici sociale, c'est-à-dire un malaise dû à la différence entre le genre perçu par les autres et celui de la personne concernée. La dysphorie est une des conséquences psychologiques de la transidentité, pouvant être réellement insoutenable). De ce fait, mégenerer une personne (notamment lorsqu'elle est transgenre) peut la mettre très mal à l'aise,

allant du petit pincement au coeur à une réelle crise d'angoisse. Un autre cas concernant les personnes transgenres est le fait de les mégenerer volontairement, quelles qu'en soient les raisons, le plus souvent une

“incompréhension” du fait que ces personnes veuillent, à juste titre et comme n'importe quelle autre personne, être genrées correctement. En plus d'engendrer ces conséquences, faire cela peut avoir des répercussions sur vous-même : en effet, selon la loi

Nos deux termes étant maintenant définis et correctement compris, nous allons nous demander pourquoi respecter la manière de genrer quelqu'un·e. À quoi cela mène-t-il? Quel est l'intérêt? Soyons simples. Le cas le plus

→ cela reste un moyen comme un autre de s'assigner son genre, certaines personnes ne s'y retrouvent pas



Perle de profs : « Je ne sais pas pourquoi mais y a toujours des documentaires déprimants le mardi soir... Et quand c'est pas Arte, c'est Cash Investigation sur France 2. Alors surtout, évitez le mardi soir, ou alors prévoyez le mercredi soir de regarder une comédie ou d'aller au ciné ! » (Cette perle a été prononcée avant l'état d'urgence sanitaire, ensemble continuons d'appliquer les gestes barrière.)

n°2008-496 du 27 mai 2008 : “Constitue une discrimination directe la situation dans laquelle, sur le fondement de [...] son identité de genre [...] une personne est traitée de manière moins favorable qu'une autre ne l'est, ne l'a été ou ne l'aura été dans une situation comparable.” puis un peu plus loin dans le texte: “La personne reconnue coupable de discrimination encourt : [...] des sanctions pénales (trois ans d'emprisonnement et 45 000 euros d'amende)”. Or, il est finalement démontrable sans trop de difficulté que mégenerer volontairement une personne transgenre et ne pas le faire pour une personne cisgenre (contraire de transgenre), en ayant conscience que c'est quelque chose de désagréable, est une forme de discrimination à l'égard des personnes transgenres (aka transphobie), un délit, et implique donc une peine judiciaire. Ainsi, respecter le genre de quelqu'un•e est nécessaire, et le faire via le respect de ses accords et pronoms l'est d'autant plus.

“Très bien, mais comment je fais, moi, pour savoir comment genrer les autres?”

Dans un idéal de monde respectueux, les accords et pronoms des autres seraient demandés à chaque nouvelle rencontre mais ça n'est malheureusement pas le cas et il semble compliqué de mettre cela en place dans les jours à venir... Il devient donc nécessaire de trouver des alternatives. Premièrement, si vous voyez qu'une personne est genrée (que ce soit par elle-même ou par d'autres) d'une manière différente de vos attentes, ayez le réflexe de lui demander quels accords/pronoms utiliser pour parler d'elle. Elle ne le prendra jamais mal, voire bien et sera tout au plus surprise de la question si c'en est une qu'on ne lui pose pas

habituellement. Suite à cela, respectez cette manière qu'elle a de se sentir en répondant à sa demande sans trop vous poser plus de questions. En ce qu'il est des pronoms, revoyons rapidement la notation “pronon 1/pronom 2” utilisée au dessus : c'est très simple, presque de la vulgaire grammaire. Le pronom 1 désigne le pronom personnel à utiliser en tant que sujet tandis que le pronom 2 en temps que COD ou COI. En parlant d'une personne utilisant les pronoms “iel/lui” on dira alors par exemple “j'ai dit qu'-iel- était magnifique en parlant de -lui- à mon amie”. La même phrase avec quelqu'un•e utilisant les pronoms “ael/elle” serait “j'ai dit qu'-ael- était magnifique en parlant d'-elle- mon amie.”. Attention, les accords et les pronoms ne sont pas toujours “concordants” : une personne peut par exemple très bien utiliser les pronoms neutres “iel/iel” et des accords masculins : “iel est beau” ou encore des accords neutres : “iel est beau•elle”.

Une autre chose à respecter pour correctement genrer quelqu'un est son prénom : pensez à demander quel prénom utiliser, comment l'appeler à quelqu'un•e qui aurait changé ses pronoms et ses accords.

En conclusion rapide, le respect du genre par les pronoms et les accords notamment est assez fondamental pour ne pas appuyer un malaise probablement déjà présent chez une personne. Ne pas l'accepter ne sera bénéfique à personne et pourra avoir des conséquences souvent insoupçonnées. Comme pour toute forme de non-respect, ce n'est pas une question d'opinion mais bien de droits. Tout cela ne coûte rien et ne fait que prôner un monde plus sain. •

Par Freya Cerf

Perle de profs : « Vous avez toujours de très bonnes remarques Mademoiselle et d'ailleurs, je ne vous laisse jamais finir. Je dis “c'est très bien” et je parle pendant une demie heure, c'est très bien, on va continuer comme ça toute l'année. »

But Shakespeare for him was always unimpeachably heterosexual

La question de l'homosexualité dans la littérature, et plus particulièrement parmi ses auteurs, est un sujet d'éternelle controverse. Tant de poèmes d'amours, ceux de Shakespeare comme de Lorca, de Verlaine à Rimbaud, ou même de Sappho, sont dégradés au rang d'expressions banales d'une amitié trop débordante, marques platoniques d'une autre époque, que le lecteur moderne n'associe sans doute à de l'amour que par méconnaissance de l'Histoire.

Les douces plaintes de Lorca pour son aimé sont jugées dénaturées lorsqu'un nom trop masculin est ajouté en note de bas de page par ses commentateurs. L'amour de Verlaine pour Rimbaud, qui va jusqu'à une violence digne seule d'un amoureux déçu, est facilement négligé quand on ne veut y voir qu'un épisode tourmenté de la vie d'un grand amoureux de sa femme. Les poèmes de Sappho même, figure absolue de la poésie homosexuelle, peuvent même être habilement ignorés, en prétextant que la grandeur de son œuvre ne viendrait que de toutes ces malheureuses œuvres perdues, que l'on peut imaginer aussi ouvertement dédiées à un homme que l'on veut.

Il n'en est rien, bien sûr. Les fantasmes hypocrites de ces commentateurs qui se plaisent à faire coller petitement les poèmes des autres à leur sensibilité ne sont que fantasmes. Lorca écrivait ses *Sonnets de l'Amour Obscur* à un homme, Verlaine a eu d'amour pour Rimbaud tout ce que son être pouvait ressentir, Sappho n'a pas écrit de poèmes d'amour à un homme perdus par les

siècles, et la première moitié des *Sonnets* de Shakespeare, dont est extrait le poème traduit, était dédié à une *Fair Youth*, une « Belle Jeunesse », une périphrase élisabéthaine qui ne désigne rien d'autre qu'un jeune homme, pour lequel il éprouvait un amour charnel, sexuel, grandissant, sans trace d'ambiguïté.

Les deux premières strophes n'ont de subtil que la métaphore : l'auteur ne pense qu'au jeune homme, et le temps entre chacune de ses visites lui semble long comme celui d'un riche qui ne se lasse de contempler son trésor, et comme l'attente entre les fêtes de l'année. L'attente est partie essentielle de son sentiment, nécessaire à la puissance de ce qu'il ressent en la présence de l'autre. Les deux derniers vers le soulignent très élégamment avec « *D'être avec vous tout joie, et sans vous tout désir* », traduction qui, je l'espère, retranscrit assez bien ce parallélisme entre présence et absence, joie et désir, parallélisme qui, en plus de sublimer le poème dans ce vers final magnifique, reflète bien l'importance de ces deux aspects de son sentiment. Il faut être idiot pour ne voir dans cela que l'amitié que certains veulent y voir.

Mais au-delà de l'amour évident que l'on lit dans ses vers, ce sonnet est souvent cité par les défenseurs d'un Shakespeare bisexuel par son troisième quatrain, qui présente cette métaphore pleine d'homoérotisme du coffre, de la penderie qui cache la robe, pour déployer « *his imprisoned pride* ». Le mot *pride*, qui signifie dans son sens premier « orgueil », est un euphémisme très accepté du temps de Shakespeare, qui désignait alors le phallus de l'homme, euphémisme utile pour échapper à

Perle de profs : « Staline était un fieffé coquin... Au sens ancien du terme hein... »

la censure. La traduction de ce mot par « virilité » servira au lecteur à mieux ressentir la lecture qu'en pouvait faire un contemporain du poète. Le jeu de mot se révèle alors : la penderie qui cache la robe est en fait la robe qui cache la virilité. Synecdoque dans synecdoque, un lecteur attentif et connaisseur de sa poésie ne saurait pas manquer pareille intention de sa part, ni n'y voir qu'une coïncidence, un sens accidentel. Surtout quand l'on trouve, sonnet après sonnet, de pareils jeux de langages et un tel érotisme épidermique, à peine caché entre les lignes.

Sonnet 52

Je suis comme ce riche dont la clef fortunée
Donne accès à son doux trésor bien protégé
Ce trésor qu'il ne veut contempler chaque instant
Pour n'émousser la pointe d'un plaisir peu fréquent

Les jubilés aussi, rares et édifiants,
Clairsemés tout au long de la chaîne de l'an,
Comme pierres précieuses ou joyaux de grand prix
Sur collier d'apparat, espacés sont sertis.

Tel mon coffre est le temps qui pour moi vous dérobe,
Telle la penderie où se cache la robe,
Pour rendre une minute en minute plus vive,
Quand se déploie votre virilité captive.

Aimé soyez-vous, dont le cœur laisse loisir
D'être avec vous tout joie, et sans vous tout désir.

Les Sonnets, William Shakespeare

Si personne ne se refuse à croire que Shakespeare aimait sa femme et a écrit à des femmes, c'est une folie d'affirmer, ayant lu et compris ne serait-ce que le Sonnet 52, que Shakespeare n'a pas aimé au moins un homme, d'un amour aussi vif que l'on peut l'imaginer. Et pourtant, pour tant de lecteurs du Barde anglais muré dans le déni de ces vérités, Shakespeare est, et reste, incontestablement hétérosexuel. •

Sonnet LII

*So am I as the rich whose blessed key
Can bring him to his sweet up-locked treasure,
The which he will not every hour survey,
For blunting the fine point of seldom pleasure.*

*Therefore are feasts so solemn and so rare,
Since seldom coming in the long year set,
Like stones of worth they thinly placèd are,
Or captain jewels in the carcanet.*

*So is the time that keeps you as my chest,
Or as the wardrobe which the robe doth hide,
To make some special instant special blest,
By new unfolding his imprisoned pride.*

*Blessèd are you, whose worthiness gives scope,
Being had, to triumph, being lacked, to hope.*

Commentaire et Traduction par Simon Pitte

Convergences des luttes LGBT+ : difficultés et réussites

Quand on pense à la convergence des luttes LGBT+, on peut penser à deux choses : la convergence entre toutes les “lettres” au sein de la communauté LGBT+, ou la convergence LGBT+ avec d’autres causes, comme le féminisme ou l’antiracisme.

Commençons par parler de l’union des différentes identités sous la bannière arc-en-ciel. Bien qu’en apparence la communauté LGBT+ puisse sembler soudée, ce n’est pas toujours le cas. La communauté LGBT+ est diverse, et personne ne peut appartenir à toutes les identités/orientations. Être LGBT+ n’immunise pas contre les LGBT+phobies.

Comment cela s’exprime-t-il, comment l’expliquer, et comment le résoudre ?

L’expression des phobies peut se faire de différentes manières, ainsi, une personne lesbienne peut faire preuve de transphobie, ou une personne gay de queerphobie. Il peut aussi exister des LGBT+phobies intérieurisées, avec par exemple des personnes bisexuelles faisant preuve de biphobie. Ces comportements peuvent s’expliquer de différentes manières : certaines communautés sont beaucoup plus représentées, ce qui peut attiser des haines. Aussi, la société pouvant faire preuve de phobies contre les minorités, certains individus ont intérieurisé ces haines et continuent de les ressentir malgré leur appartenance à une communauté des

LGBT+. Pour résoudre ces problèmes de haines, il faut, comme pour tous, s’éduquer, déconstruire les préjugés et les phobies. La communauté LGBT+ étant sujette à de nombreuses détestations et haines, il est nécessaire de s’unir, à l’aide notamment des Marches des Fiertés, ou des symboles, comme le drapeau arc-en-ciel !

Une fois l’union LGBT+ faite, la convergence avec les luttes féministes, antiracistes et des autres minorités opprimées est, pour certains, importante. En effet, les minorités opprimées doivent s’unir pour faire respecter leurs droits et abolir les priviléges des oppresseurs, que sont les LGBT+phobies, le patriarcat, la suprématie blanche... Les oppresseurs pouvant être différents, les buts sont les mêmes, ainsi, chacune de ces communautés a besoin de plus de représentations dans la société, d’être acceptée par tous et intégrée, et surtout de ne plus subir de violences. Comme pour le cas précédent, cette convergence peut être difficile à obtenir, mais la cause avance, et on peut rêver d’une union des minorités opprimées pour renverser les oppressions et arriver à une égalité. Utopie ? Rêve ! •

Par Noé Allouche

Perle de profs : « La conception de l’Homme d’Aristote [et sa légitimation de l’esclavage], c’est comme un Tupperware qu’on essaie de fermer avec le mauvais couvercle. »

Gay Is Good

Le fait d'aimer qui on veut est encore punissable par la loi dans près de 70 pays et dans d'autres comme la Chine ou la Corée du Sud, bien que non-condamnable par la loi, la communauté LGBT+ reste rejetée par les autres citoyens. En effet, seuls 5% des personnes LGBT+ chinoises font leurs *coming out*, la majorité étant "in the closet" à cause de la pression sociale, et par peur des réactions de leurs proches.

A notre plus grande joie, nous pouvons malgré tout noter des progrès ces dernières années, l'exemple le plus frappant étant la légalisation du mariage pour tous à Taiwan. En effet, cette communauté commence de plus en plus à se faire entendre. En Corée, certaines célébrités sont ouvertement LGBT, la plus connue étant probablement Go Tae-seob, dont le nom de scène Holland fait référence au premier pays ayant légalisé le mariage pour tous. Le clip de sa première chanson sortie en 2018, *Neverland*, montre deux hommes s'embrassant : aucun média mainstream coréen n'a accepté de diffuser la vidéo. Contrairement aux autres chanteurs coréens qui ont pour habitude d'organiser des rencontres avec leurs fans, Holland n'a pas la chance de pouvoir faire de même. Dans une interview avec le magazine *Dazed* réalisée en 2019, il explique : "Les gens font attention lorsqu'ils me soutiennent publiquement ou me suivent sur les réseaux sociaux (...) il y a de nombreuses personnes religieuses ou homophobes qui menacent de faire du mal à mes fans si j'en organise un (fan meeting).

Mais je reçois tout de même beaucoup de messages de soutien privés."

On trouve aussi des représentations d'histoires d'amour entre personnes de même genre à la télévision. En 2019 est sortie la série *The Untamed*, adaptée d'un roman BL (i.e mettant en scène une relation amoureuse entre deux personnages masculins). En seulement 4 mois, la série a comptabilisé plus de 6,5 milliards de vues sur le site chinois Tencent, et est aujourd'hui considérée comme l'une des séries chinoises les plus populaires. Bien que l'homosexualité ne soit plus considérée comme illégale en Chine, elle reste un sujet très controversé : en 2015, la Chine a même interdit toute représentation homosexuelle à la télé. Pour éviter la censure, les réalisateurs de *The Untamed* ont été obligés de modifier la relation entre les deux personnages principaux, la faisant passer pour une relation fraternelle.

Nous espérons que la situation va continuer de s'améliorer dans le futur, la jeunesse, on compte sur vous, et n'oubliez pas, Gay is Good. •

Par Love, O'Ellet

Perle de profs : « On doit forger la future élite de la France en ayant qu'une seule brosse. Soit. J'accepte le défi. »

La communauté LGBT+ à l'écran

Longtemps quasi inexistante ou censurée, la représentation de la communauté LGBT+ s'est véritablement développée au cinéma à partir des années 1960. Elle a longtemps été évoquée à travers des sous-entendus plus ou moins subtils. Aujourd'hui, des progrès ont été faits : la communauté LGBT+ est représentée plus souvent et plus ouvertement, mais ce n'est pas encore parfait. Loin de là. Il suffit de voir comment le dernier *Star Wars* a été censuré suite à une scène de quelques secondes durant laquelle deux femmes s'embrassent.

Depuis quelques années, on observe malgré tout des améliorations quant à la place de la communauté LGBT+ dans l'audiovisuel. Par exemple, des récompenses comme la *Queer Palm*, le *Teddy Award* ou le *Queer Lion Award* récompensent des films pour leur traitement des thématiques LGBT+.

Le "test de Russo" (similaire au "test Bechdel" qui évalue la part de sexismes des films) évalue le nombre de personnages LGBT+ au sein des films ainsi que leur représentation à l'écran. Pour cela, les films sélectionnés doivent répondre à trois critères précis : le film doit comporter un personnage défini comme ouvertement LGBT+, il ne doit pas se réduire à son identité sexuelle ou de genre, et enfin son rôle doit être suffisamment important pour que l'intrigue du film souffre de sa disparition éventuelle.

La *Gay & Lesbian Alliance Against Defamation* révèle que sur 126 films sortis aux États-Unis, issus des principaux studios, seuls 22, soit 17,5%, comportent un personnage LGBT+ et 73 % d'entre eux accordent moins de dix minutes aux personnages concernés. Cependant si un film réussit ce test, cela ne veut pas forcément dire qu'il n'est pas problématique ou offensant vis-à-vis de la

communauté LGBT+. Il ne suffit pas d'insérer des personnages LGBT+ dans les films ou séries pour pouvoir se dire inclusif·ve. Il faut aussi ne pas basculer dans la caricature, les stéréotypes, la fétichisation de la personne en question ou la réduire à son orientation sexuelle ou à son genre.

La question de la représentation de la communauté LGBT+ peut sembler anodine et secondaire par rapport à d'autres combats comme la dériminalisation de l'homosexualité, mais elle est plus importante qu'elle peut paraître au premier abord. En effet, oublier voire effacer les minorités dans une œuvre n'a rien d'anecdotique. La représentation des hétérosexuel·les et cisgenres est si omniprésente qu'elle est devenue une norme qu'on ne songe pas à remettre en question. Mais pour la communauté LGBT+, n'avoir aucun modèle auquel s'identifier, aucune personne à laquelle ressembler peut être très dur. Par exemple, une personne transgenre et une personne cisgenre ne vont pas avoir la même facilité à trouver un personnage dans une série auquel s'identifier. Or le fait de pouvoir s'identifier à un personnage, même fictif, aide souvent à accepter son identité - dans ce cas, en tant que personne LGBT+.

Perle de profs : « Les bonapartistes sont courageux : ils sont trois. Mais bon, on peut même pas faire une belote... faut appeler un quatrième larron ! »

Dès l'enfance, les dessins animés nous proposent une certaine vision de la société à laquelle on s'intègre aveuglément - vision qui, vous vous en doutez bien, est très rarement inclusive vis-à-vis de la communauté LGBT+. Même s'il s'agit de problématiques banales évoquées dans le film ou la série, cela permet de sortir d'une vision hétéronormée de la société. Les productions audiovisuelles et la représentation qu'elles proposent de la société ont une grande influence sur notre propre vision de cette dernière.

De plus, les producteur·rices refusent souvent l'*happy ending* aux personnages LGBT+ qui ont beaucoup plus de chance de mourir que les autres. Cette tendance à faire mourir les personnages LGBT+ est d'ailleurs dénoncée avec le hashtag #BuyYourGays ("enterrez vos homosexuels").

Au sein même de la communauté LGBT+, les différentes identités et orientations ne sont pas équitablement représentées : par exemple, les gays et les lesbiennes sont plus représenté·es que les bi·sexuel·les, qui "deviennent" souvent gays ou lesbiennes selon les relations qu'·ils vont développer. Ou alors les personnes non-binaires ou intersexes qui sont encore quasiment invisibles dans les films et séries.

Certes, une "bonne représentation" est difficile à définir mais on s'accorde toutefois sur le fait que les concerné·es sont celles et ceux qui en parlent le mieux, que ce soit côté scénario ou jeu d'acteur. Par exemple, *Portrait de la jeune fille en feu*, qui raconte la naissance de l'amour entre deux jeunes filles au XVIII^e siècle,

a été réalisé par Céline Sciamma et joué par Adèle Haenel, elles-mêmes lesbiennes (et le film est en effet une pure merveille).

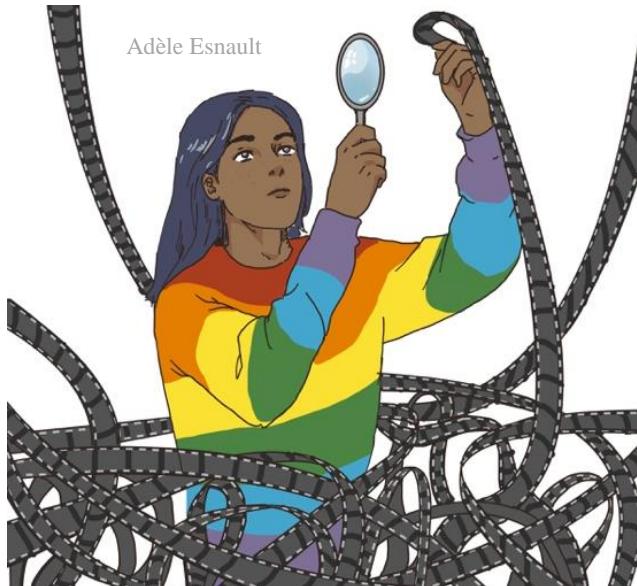
La représentation marque une reconnaissance de l'existence des personnes concernées. Plus généralement, toutes les minorités que ce soit ethniques, religieuses, sexuelles ou autres, sont encore sous-représentées. Le milieu du cinéma et des séries touche un public très nombreux ce qui rend cette représentation de la communauté LGBT+ et des minorités encore plus nécessaire pour changer les mentalités de la société. •

Par Félicie Percheron

Quelques films/séries représentant la communauté LGBT+ :

- *Été 85* de François Ozon
- *Skam*
- *120 battements par minute* de Robin Campillo
- *Euphoria*

Adèle Esnault

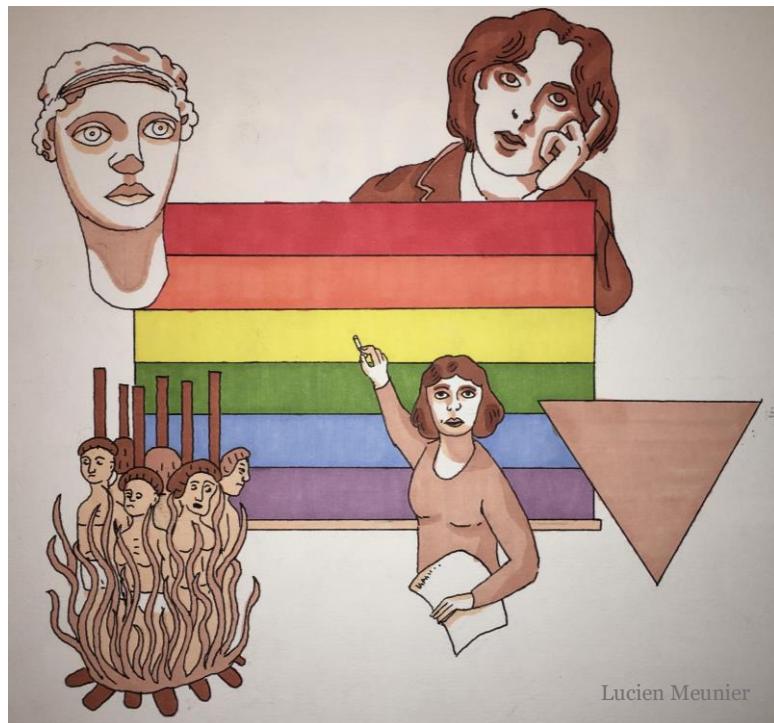


Perle de profs : (en désignant la porte à un élève bavard) « Winter is coming »

Devrait-on inclure l'éducation LGBT+ au programme scolaire ?

En 2018, le gouvernement écossais acceptait toutes les revendications du groupe Time for Inclusive Education (TIE) concernant l'inclusion d'une « éducation LGBT+ » au programme scolaire, projet qui sera mis en place dès 2021. Ces enseignements ne feront pas l'objet d'un cours spécifique mais seront abordés dans les différentes matières, en évoquant par exemple l'homosexualité d'Alan Turing lors des cours de mathématiques, en étudiant en Anglais des œuvres d'auteur·ices appartenant à la communauté LGBT+ tels qu'Oscar Wilde, ou bien encore en retraçant l'histoire de cette communauté en cours d'Histoire, avec par exemple l'étude d'événements marquants comme les émeutes de Stonewall de

1969. Les plus jeunes auront quant à eux droit à des ateliers et à des discussions autour du sujet. Ce projet serait une « première mondiale » d'après le gouvernement écossais.



Lucien Meunier

Alors que l'Angleterre suit le modèle de l'Écosse en rendant obligatoires des cours d'éducation sexuelle

Perle de profs : A un élève avec un tee-shirt Jurassic Parc: "Toi, l'élève Parc du Jura... "»

inclusifs dès cette année, la France devrait-elle à son tour suivre le mouvement ? En quoi cette réforme est-elle nécessaire, si ce n'est indispensable ?

Bien que ces dernières années aient vu évoluer les mentalités concernant la communauté LGBT+, les actes anti-LGBT+ font toujours partie de notre quotidien, et les LGBT+phobies semblent ancrées dans notre société, alimentant le tabou persistant autour de cette communauté. Aujourd'hui encore, les sujets de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre restent très peu, si ce n'est pas du tout, évoqués au sein des établissements scolaires.

Or, c'est durant l'adolescence que la plupart des jeunes commencent à se poser des questions sur leur sexualité, laquelle n'est pas toujours acceptée par leur famille.

La communauté LGBT+ étant encore trop peu représentée dans les médias, il est très difficile pour un.e adolescent.e en questionnement de se sentir accepté.e et non en dehors des normes imposées par la société.

Il est donc indispensable que les élèves LGBT+ puissent obtenir un certain sentiment de légitimité et se sentir à leur place dans l'enceinte scolaire. Les établissements devraient être un refuge pour les adolescent.es qui ne sont pas accepté.es telles qu'elles sont par leurs familles, et non pas un calvaire de plus à subir au quotidien. Leur donner de la visibilité à l'école leur permettrait d'apprendre à s'accepter telles qu'elles sont.

De plus, cela serait à long terme une action plus efficace pour lutter contre les discriminations liées à l'orientation sexuelle et à l'identité de genre. En effet, on observe en France une

hausse de plus d'un tiers des actes anti-LGBT+ : les forces de police et de gendarmerie ont recensé 1870 victimes d'infractions à caractère homophobe ou transphobe en 2019, contre 1380 en 2018, soit une augmentation de plus de 36%. Cependant, ce chiffre n'est pas significatif et devrait en réalité être plus élevé car il ne prend en compte que les victimes qui ont porté plainte.

Ainsi, une éducation centrée sur les personnes LGBT+ permettrait d'offrir aux élèves concernés le sentiment de légitimité et la visibilité qui leur sont dus, de sensibiliser le personnel enseignant, et de lutter activement contre les discriminations en agissant sur les mentalités dès le plus jeune âge. Cela permettrait non seulement de réduire le nombre de cas de harcèlement scolaire dont les élèves LGBT+ sont les premières victimes (selon l'observatoire LGBT+ de l'Ifop, les établissements scolaires concentrent 26% des agressions verbales à caractère homophobe), mais surtout de faire évoluer notre façon de penser, encore bien trop conforme aux principes d'hétéronormativité, de cisméritativité et de monoamour inculqués par notre société.

Ne pas parler de cette communauté, c'est l'invisibiliser, et c'est nier l'existence de tous les celleux qui en font partie.

À l'aube d'importants projets de lois tels que l'interdiction des thérapies de conversion ou la PMA pour toutes, une prise de conscience est nécessaire pour que chacun.e ait entre les mains tous les instruments nécessaires pour déterminer son avenir et celui de notre société qui ne laisse aujourd'hui pas de place à la différence. •

Par Maïa Collion

Perle de profs : « La religion doit réguler la pulsion sexuelle, sinon ça va donner un bord du pas possible, c'est le cas de le dire. »

La Constellation

Il existe de nombreux espaces réservés à la communauté *queer* qui permettent à ses membres de se réunir et se retrouver sans devoir s'inquiéter de se trouver marginalisés ou en danger. Cependant, la très large majorité de ces lieux de retrouvailles sont des bars ou des boîtes de nuit, ce qui les rend inaccessibles aux mineurs et aux personnes qui préfèrent une atmosphère plus calme. C'est pourquoi certains veulent proposer des espaces *queers*

sous d'autres formes : c'est le cas de La Constellation, un café *queer* qui a ouvert en juillet dans le deuxième arrondissement.

Ouvert exclusivement en journée et sans vente d'alcool, La Constellation offre ainsi une atmosphère accueillante et détendue dans un cadre très agréable tout en restant calme : sans musique et relativement petit, le niveau sonore n'est jamais très élevé. Couplé à des lumières facilement adaptables et à un large espace pour se déplacer, le café



Perle de profs : « C'est pas contre vous, mais il y a des copies que je corrige en dernier. Parce que physiquement, c'est difficile. »

est aussi accessible pour les personnes handicapées.

À la carte, des thés, cafés ou tisanes bio accompagnent les jus de fruits, sirops et sodas, eux aussi bio en plus d'être quasi exclusivement produits en région parisienne; en cas de fringale, des gâteaux végans sont aussi proposés. Ce choix de produits de qualité explique les prix relativement plus élevés que dans un café classique, ce qui est le premier bémol. Le second : si la vente de boissons spécifiques que l'on ne trouve pas partout est un atout, le manque de classique se fait parfois ressentir (par exemple l'absence de jus d'orange ou jus de pomme...).

Plus qu'un café, La Constellation est aussi un tiers-lieu culturel : chaque mois, un thème ou un sujet est mis en avant autour duquel des discussions et conférences sont organisées sur place. Des artistes sont aussi mis en avant en affichant leurs productions en rapport avec la thématique du mo-

ment. Les thèmes touchent à la communauté *queer*, mais aussi à d'autres individus marginalisés comme les travailleurs du sexe ou les personnes souffrant de troubles mentaux. En plus de ça, des projections de films, des ateliers créatifs ou manuels, des cercles de lecture ou bien d'autres évènements culturels ont lieu.

Bien qu'avant tout pour la communauté queer, La Constellation reste ouverte à tous, que ce soit pour travailler dans un endroit calme ou pour passer du temps avec des amis. Leurs évènements permettent aussi de se sensibiliser à des questions de société actuelles et de confronter ses points de vue à ceux d'autrui. Pour finir, il est indispensable de mentionner la gentillesse des propriétaires qui rendent le lieu encore plus sympa à fréquenter. Toutes les informations, y compris la carte et leur calendrier des évènements, sont disponibles sur leur site internet : vous serez prêts pour y aller dès le déconfinement annoncé ! •

Par Charlie Delmas

Lolita ou la victime jugée coupable

Lorsque le terme « Lolita » est évoqué aujourd’hui, l'image qui vient à l'esprit est presque toujours celle d'une adolescente en mini-jupe qui s'amuse à séduire des hommes plus âgés. Un bien triste phénomène qu'il est intéressant d'analyser afin de comprendre tout un pan de notre société.

L'origine de « Lolita » vient du roman éponyme de Vladimir Nabokov, publié en 1955. Le récit est celui d'Humbert Humbert, homme de 37 ans qui fait la confession de sa relation avec Dolorès Haze, seulement âgée de 12 ans et demi, qu'il surnomme Lolita. Un roman sulfureux qui aura secoué le monde littéraire lors de sa sortie, pour l'évidente raison qu'il traite d'un sujet tabou : la pédophiliie.

Car loin d'être l'histoire d'amour que beaucoup s'imaginent, le roman traite de l'enlèvement de la jeune Dolorès par Humbert après qu'elle ait perdu sa mère et des viols qu'elle subit pendant plusieurs années en vivant avec lui. Et bien que *Lolita* soit aujourd'hui considéré comme un classique, il n'est pas à l'abri de mauvaises interprétations, illustrées dans le cinéma et la pop culture.

Une adaptation cinématographique est un moyen efficace de comprendre l'interprétation du roman du réalisateur. Et seulement deux ont relevé le défi concernant *Lolita* : ni plus ni moins que Stanley Kubrick en 1962 et Adrian Lyne en 1997. Le premier détail qui frappe pour les deux films, c'est le choix de l'actrice. Dolorès est interprétée par des comédiennes qui ont plus de 12 ans et demi. En effet, Sue Lyon avait 17 ans en 1962 et Dominique Swain en avait 15 en 1997. Prendre une actrice plus jeune semble déranger, comme si l'on pouvait justifier l'attriance d'Humbert pour Lolita en lui rajoutant quelques années. Et malgré les efforts des films pour dépeindre le héros comme le prédateur qu'il est, des excuses comme celles de l'âge lui sont trouvées, dont également les tenues de Lolita, volontairement sexualisées. De plus, les actrices ont été choisies pour leur beauté qui correspond aux standards, pour montrer à quel point il est difficile pour Humbert de résister. On se demande alors pourquoi les réalisateurs semblent chercher à minimiser les actions d'Humbert et s'ils ont pleinement compris le message du roman.

Des exemples plus récents de l'évolution de l'image de Lolita pullulent dans plusieurs domaines. Dans la musique, on retient *Moi...Lolita* d'Alizée en 2003 ou *Lolita* de Lana Del Rey en 2012. Cette dernière fait d'ailleurs de nombreuses références au roman dans ses chansons, qui semble faire partie de son univers musical. A travers leurs paroles, les chanteuses se glissent dans la peau d'une jeune fille qui aime charmer les hommes plus âgés. Nous sommes bien éloignés de l'histoire d'une enfant de 12 ans qui se fait enlever. La mode joue aussi un rôle dans ce changement, avec l'apparition du style vestimentaire « nymphette ». Pour rappel, « nymphette » est le

terme utilisé par Humbert pour décrire les enfants qui lui plaisent. Cette mode s'inspire directement des tenues de Lolita dans les films et perpétue cette image de la jeune fille qui attire les hommes en s'habillant « comme une femme » plutôt que comme une enfant. Et pour aborder la représentation de ce récit sur les réseaux sociaux, on ne compte plus les posts affichant des images des films avec des descriptions qui romantisent la relation de Dolorès et Humbert.

On remarque donc aujourd'hui que le surnom de Dolorès, Lolita, est devenu un nom commun. Si vous cherchez sa définition, vous trouverez : « très jeune fille qui suscite le désir masculin par l'image d'une féminité précoce. » Et c'est là que le problème saute aux yeux. Lolita ne cherche jamais à susciter le désir dans le roman, elle ne fait qu'agir comme n'importe quel enfant de son âge. C'est Humbert qui interprète chacune de ses actions comme une avance tant il est malade. Le récit est à la première personne, du point de vue d'Humbert, dans lequel il ne cesse de se positionner comme la victime d'un charme de Lolita. Ce n'est pas sans rappeler le comportement de nombreux hommes qui justifient une agression sexuelle par la tenue de la victime et le « elle l'a cherché ». Vladimir Nabokov nous livre à travers ce classique une véritable étude clinique du pédophile qui dénonce une réalité dont personne ne parle.

De cette réflexion découle à présent une autre question : comment notre société a-t-elle pu transformer le surnom d'une victime en un nom commun désignant une coupable ?

Par Bérénice Prenat et Zoé Dupont-Jubien

Perle de profs : « Nous utiliserons l'instrument de compétition qu'est le gobelet en plastique »

Féminisme : fin du parcours de deux combattantes

Deux icônes du féminisme français et américain, l'avocate Gisèle Halimi et la juge de la Cour Suprême des États-Unis Ruth Bader Ginsburg, se sont éteintes durant l'année 2020.

Les célèbres juristes Gisèle Halimi et Ruth Bader Ginsburg ont disparu en 2020, laissant un héritage législatif et idéologique d'une valeur inestimable. Toutes deux se sont opposées toute leur vie à une société qui leur fermait des portes pour la simple raison qu'elles étaient nées femmes.

Gisèle Halimi naît en 1927 à Tunis dans un entourage traditionnaliste, qui lui martèle dès son plus jeune âge qu'elle est une femme, destinée à servir les hommes. Ses succès scolaires sont éclipsés par les échecs de son frère, qui concentre l'attention et les espoirs de toute la famille. Cette frustration devient rapidement le germe de la rébellion viscérale qui lui insuffle le désir de réformer la société. Mais cette jeune fille brillante et ambitieuse, constatant que ses parents ne lui fourniront pas les armes nécessaires à la réalisation de ses projets, puise son savoir dans les livres et à l'école, et manifeste son mécontentement, notamment par une grève de la faim à l'âge de 11 ans. A l'obligation de mettre la table alors que son frère en est dispensé, à ses parents qui lui répètent qu'elle devrait

épouser un homme riche au lieu de travailler, elle rétorque « c'est pas juste ».

Ruth Bader Ginsburg, elle, naît en 1933 à Brooklyn, dans une famille de la classe moyenne. Si elle cultive les valeurs d'indépendance inculquées par sa mère, qui a dû travailler pour financer les études de son frère, elle s'accommode parfaitement, dans un premier temps, des règles sociales en vigueur. Ainsi, elle rétorquera au doyen de Harvard, qui demande aux neuf femmes de la promotion pourquoi elles estiment mériter leur place dans cette université prestigieuse, qu'elle est là car son mari y est étudiant, et qu'elle souhaite être capable de l'aider et de comprendre son travail.

Les deux jeunes femmes se saisissent de toutes les opportunités qui leur sont offertes, et mènent des études prestigieuses. Gisèle se rend à Paris pour étudier la philosophie et le droit, et revient ensuite s'inscrire au barreau de Tunis. Ruth, elle, sort majeure de l'université de Cornell à 21 ans, et entame quelques années plus tard ses études à Harvard. Ayant essuyé plusieurs refus d'embauche, elle part travailler en Suède. Elle prend rapidement conscience de l'égalité qui règne dans cette

Perle de profs : Pendant le premier confinement : « Je vous demanderai d'être indulgent sur la qualité de la vidéo, n'envisageant pas une reconversion en tant que youtubeuse dans un futur proche. »

société et remet en question celle dans laquelle elle a grandi, excellé, et qui la rejette sur le plan professionnel car elle est une femme.

Gisèle et Ruth, armes en mains, se lancent rapidement dans la défense des opprimés et des plus vulnérables.

Gisèle milite pour l'indépendance de la Tunisie et de l'Algérie, en dénonçant les tortures pratiquées par les soldats français. Elle représente notamment en 1960 Djamil Bouacha, une militante du Front National de Libération Algérien, torturée et violée par les militaires français. Quant à Ruth, elle enseigne le droit à l'université de Rutgers, puis à Columbia, où elle prend en charge de nombreuses affaires de discriminations sexistes. Elle préside également le *Women's Rights Project*, qui consiste à faire progresser la cause des femmes en défendant des hommes discriminés eux aussi en raison de leur sexe. Une stratégie judicieuse face aux juges conservateurs de la Cour suprême... Une de ses affaires phares est celle d'un veuf à qui on refuse l'aide nécessaire aux soins de ses enfants car on estime que ce n'est pas le rôle de l'homme. Les deux femmes se sont ainsi très tôt adonnées pleinement au combat pour l'égalité des sexes et ont eu un impact décisif dans leurs sociétés respectives.

Gisèle Halimi signe en 1971 le Manifeste des 343, affirmant, ainsi que de nombreuses célébrités, avoir avorté. Moyen de protester contre une loi archaïque : l'article 317 du Code Pénal de 1810, qui punit de prison et d'amende le fait de subir, de pratiquer, mais aussi d'aider une interruption de grossesse volontaire. Elle fonde dans la même année avec Simone de Beauvoir le mouvement « Choisir la cause des femmes », une organisation de dépénalisa-

tion de l'avortement. En 1972, elle défend Marie-Claire Chevalier, avortée dans d'horribles conditions chez une faiseuse d'anges après avoir été violée et dénoncée par un garçon de son lycée. Gisèle Halimi livre alors sa plaidoirie historique pour la légalisation de l'avortement en déclarant notamment aux juges : « Regardez-vous, messieurs, et regardez-nous. Quatre femmes comparaissent devant quatre hommes, pour parler de quoi ? De leur utérus, de leurs maternités, de leurs avortements, de leur exigence d'être physiquement libres... Est-ce que l'injustice ne commence pas là ? » Au terme de ce procès politique extrêmement médiatisé, Marie-Claire est relaxée. Les mouvements de protestation engendrés par cette affaire mènent à la dépénalisation de l'avortement et à la promulgation de la loi Veil en 1975. Quelques années plus tard, lors du procès d'Aix-en-Provence, Gisèle Halimi défend deux touristes belges violées par trois hommes alors qu'elles campaient dans les calanques de Marseille. Deux cas célèbres dans la lignée de ses procès contre le viol et pour la légalisation de l'avortement, qui aboutissent au vote, en 1980, d'une loi faisant du viol un crime passible de quinze ans de réclusion criminelle.

Ruth Bader Ginsburg, elle, plaide six fois devant la Cour Suprême dans les années 1970 et remporte cinq victoires. Elle construit une jurisprudence très conséquente dans le domaine des discriminations sexistes, et amène la Cour à accepter la notion d'égalité des hommes et des femmes devant la loi. Ses succès et son prestige grandissant, elle est nommée par Jimmy Carter juge à la Cour d'appel de Columbia, la seconde instance juridique la plus puissante du pays. Et à 60 ans, sur décision de Bill Clinton, elle devient la seconde femme à siéger à la Cour Suprême, après Sandra Day

Perle de profs : « Le micro s'arrêtant de fonctionner : Louis-Le-Grand est un lycée scientifique, pas technique ! »

O'Connor. Elle prend alors part à de nombreuses affaires et rend des décisions visant à établir une égalité salariale, une égalité des chances et une égale protection pour les deux sexes.

Sa première affaire d'importance consiste à déterminer si le recrutement du prestigieux institut militaire de Virginie, dont l'accès est uniquement réservé aux hommes, est inconstitutionnel. Elle s'appuie sur une précédente affaire ayant déclaré non constitutionnel un programme de formation d'infirmières dans le Mississippi excluant les hommes. Autre célèbre accomplissement : sa victoire dans l'affaire de Lily Ledbetter, retraitée de la direction de l'entreprise Goodyear, qui avait porté plainte après avoir découvert avoir bénéficié d'un salaire inférieur à celui d'hommes ayant pourtant le même statut qu'elle.

Les deux juristes ne se sont toutefois pas seulement occupées de féminisme. Gisèle Halimi connaît également une brève carrière politique, amorcée en 1981 avec l'élection de François Mitterrand, qu'elle soutenait depuis 1965. Elle devient députée apparentée socialiste de l'Isère, puis ambassadrice de France à l'UNESCO. En retournant ensuite à son métier d'avocate, elle publie une quinzaine de livres, dont *La Cause des Femmes*, *Ne vous résignez jamais* ou encore *Histoire d'une passion*. Ruth Bader Ginsburg a, elle, également lutté pour les droits des homosexuels en militant pour la légalisation du mariage pour tous et en célébrant de nombreux mariages entre personnes du même sexe. Elle affirme notamment au cours d'un discours : « La société a assez évolué pour reconnaître que si deux personnes

s'aiment, qu'elles soient deux femmes ou deux hommes, pourquoi la loi devrait-elle afficher un non catégorique ? »

A ces luttes constantes et assidues visant à anéantir les stigmates d'une société inégalitaire, les deux femmes conjuguent une vie familiale et sociale prenante. Gisèle Halimi est la mère de trois garçons, et l'épouse de Claude Faux, le secrétaire de Jean-Paul Sartre, qui, avec Simone de Beauvoir, est un ami très proche du couple. Ruth Bader Ginsburg, elle, a eu une fille avec son époux Martin Ginsburg, et entretient d'excellentes relations avec d'autres juges comme Sandra Day O'Connor et le conservateur Antonin Scalia.

Ces deux femmes aux destins parallèles sont toutes deux décédées en 2020, Gisèle Halimi le 28 juillet et Ruth Bader Ginsburg le 18 septembre. Cependant, ces figures de femmes fortes qui, loin d'accepter leur asservissement à un destin assigné par une société patriarcale, se sont battues toute leur vie pour briser les chaînes des opprimés, demeurent une source d'inspiration extraordinaire pour les générations actuelles et futures. Dans *Une farouche liberté*, livre d'entretiens avec la journaliste Annick Cojean paru peu avant sa mort, Gisèle Halimi nous incite à poursuivre cette lutte : « N'ayez pas peur de vous dire féministes. C'est un mot magnifique, vous savez. C'est un combat valeureux qui n'a jamais versé de sang. Une philosophie qui réinvente des rapports hommes femmes enfin fondés sur la liberté. Un idéal qui permet d'entrevoir un monde apaisé où le destin des individus ne serait pas déterminé par leur genre ». •

Par Rose Mathiot

Perle de profs : « Proudhon a écrit *Philosophie de la Misère*. Et là, Marx, qui a toujours le mot pour rire, lui répond par *Misère de la philosophie*.»

Prix Nobel de Chimie 2020 : Les « ciseaux moléculaires » se taillent une place

Les ciseaux moléculaires mis au point par les lauréates du prix Nobel de chimie offrent des multitudes de possibilités, dont certaines suscitent déjà des polémiques...

Il a été souvent reproché aux jeunes filles un penchant trop littéraire, ou bien un esprit trop peu scientifique. Selon les études, elles ne sont que trente pour cent à se diriger vers des études mathématiques contre cinquante pour cent de jeunes hommes. Seulement, c'est à force de critiques et de discriminations que les femmes sont moins représentées dans les études supérieures scientifiques. Depuis 1901, seuls trois pour cent des prix Nobel scientifiques ont été accordés à des femmes.

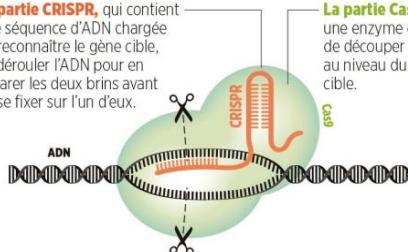
Cette année, un nouveau prix Nobel a été décerné à deux femmes de sciences, Jennifer Doudna et Emmanuelle Charpentier. Elles ont été récompensées pour leurs travaux sur les « ciseaux moléculaires », vulgarisation du terme « Crispr-Cas9 ». Leur étude est basée sur l'utilisation d'une molécule, Cas9, pour scinder l'ADN au niveau de séquences spécifiques et pouvoir remplacer celles-ci. Plus scientifiquement, Cas9 est une enzyme d'origine bactérienne, aussi appelée « *CRISPR associated protein 9* », ayant permis la découverte d'une technique pionnière et simple de modification de l'ADN.

Cette méthode a été diffusée par les deux femmes dans les laboratoires du monde entier et offre des opérations à coûts plus faibles. Elle permet la diminution du nombre de maladies génétiques, notamment en traitant certains cancers, mais les lauréates admettent que cette découverte ne peut y mettre fin.

Les ciseaux à découper l'ADN, mode d'emploi

Les ciseaux CRISPR-Cas9 sont composés de deux parties :

La partie CRISPR, qui contient une séquence d'ADN chargée de reconnaître le gène cible, va dérouler l'ADN pour en séparer les deux brins avant de se fixer sur l'un d'eux.



La partie Cas9 est une enzyme chargée de découper l'ADN au niveau du gène cible.

Les ciseaux moléculaires CRISPR-Cas9 permettent alors de supprimer un gène ou bien de le remplacer par un gène similaire provenant d'un autre individu.

Suppression d'un gène

Les segments d'ADN se relâchent.



Remplacement d'un gène

par celui provenant d'un autre individu.



Le Point n°2512, 15 octobre 2020

Perle de profs : « La poésie sert surtout à s'endormir le soir. »

Les deux chercheuses constituent le quatrième groupe entièrement féminin à être lauréat d'un prix Nobel, après Marie Curie (1911), Dorothy Crowfoot Hodgkin (1964) et Barbara McClintock (1983). Jennifer Doudna et Emmanuelle Charpentier ont innové dans le domaine de la génétique en découvrant cette nouvelle technologie. Malgré tout, les « ciseaux

moléculaires » suscitent de nombreuses polémiques bioéthiques. Le « Crisp-Cas9 » donne lieu à des modifications de cellules embryonnaires dans le germe et peut entraîner des modifications non-naturelles et héréditaires. Utilisé secrètement par le chercheur chinois He Jiankui en novembre 2018, il a permis à ce dernier de modifier le génome de deux jumelles possiblement séropositives nées selon lui en bonne santé dont les parents étaient participants d'essais-cliniques in-vitro. Les autorités chinoises considérant ces travaux « abominables » comme une violation de la loi, elles les ont suspendus à peine deux semaines plus tard. Effectivement, la communauté de recherche chinoise s'est interrogée

sur les intentions de He Jiankui puisqu'il aurait, durant son expérience, modifié des capacités mentales des jumelles en utilisant les



« ciseaux moléculaires » sur le gène CCR5, récepteur du VIH. Ces études ont inspiré à la Chine un nouvel article dans son code civil, censé entrer en vigueur en Mars 2020. Comme le précise Zhang Peng, chercheur à l'Université de droit pénal de Beijing Wuzi durant une interview accordée à *Nature*, cette règle stipule que « *ceux qui font des recherches sur des gènes humains ou des embryons ne peuvent ni mettre en danger la santé humaine ni violer l'éthique* » et Zhang Peng ajoute que « *Sous la nouvelle loi, ces expériences seront illégales* ». De quoi alimenter de nouveaux débats sur les libertés accordées aux médecins dès qu'il s'agit de modifier le caryotype de leurs patients... •

Par Emma De Lemmos

Perle de profs : « Dans la vie il n'y a pas de théorèmes, seulement des exceptions. »



LLGreen

c'est quoi ?

Créé à la rentrée 2018, LLGreen, le club écologie du lycée Louis le Grand, prend petit à petit ses marques et regorge d'idées pour l'avenir. Ce qui nous unit, c'est l'envie d'agir pour un monde plus respectueux de l'environnement.

Conférences

Cultiver (nov. 2019, Amphithéâtre P. Chéreau)
Elever (mars 2020, Sorbonne)

Collecte

de fournitures (Secours populaire)
de manuels (Le Bouquin volant)
et de vêtements (Utopia 56)

*comme font les vaches

Demande
pour pouvoir choisir
des pulls de classe
écologiques

Collecte
de vêtements
en partenariat avec
Youth For Climate

février 2020

Vente
de gâteaux pour
Utopia 56

novembre 2019

Actions déjà réalisées

Stands de sensibilisation
à l'occasion de la journée nationale
de lutte contre le gaspillage
alimentaire

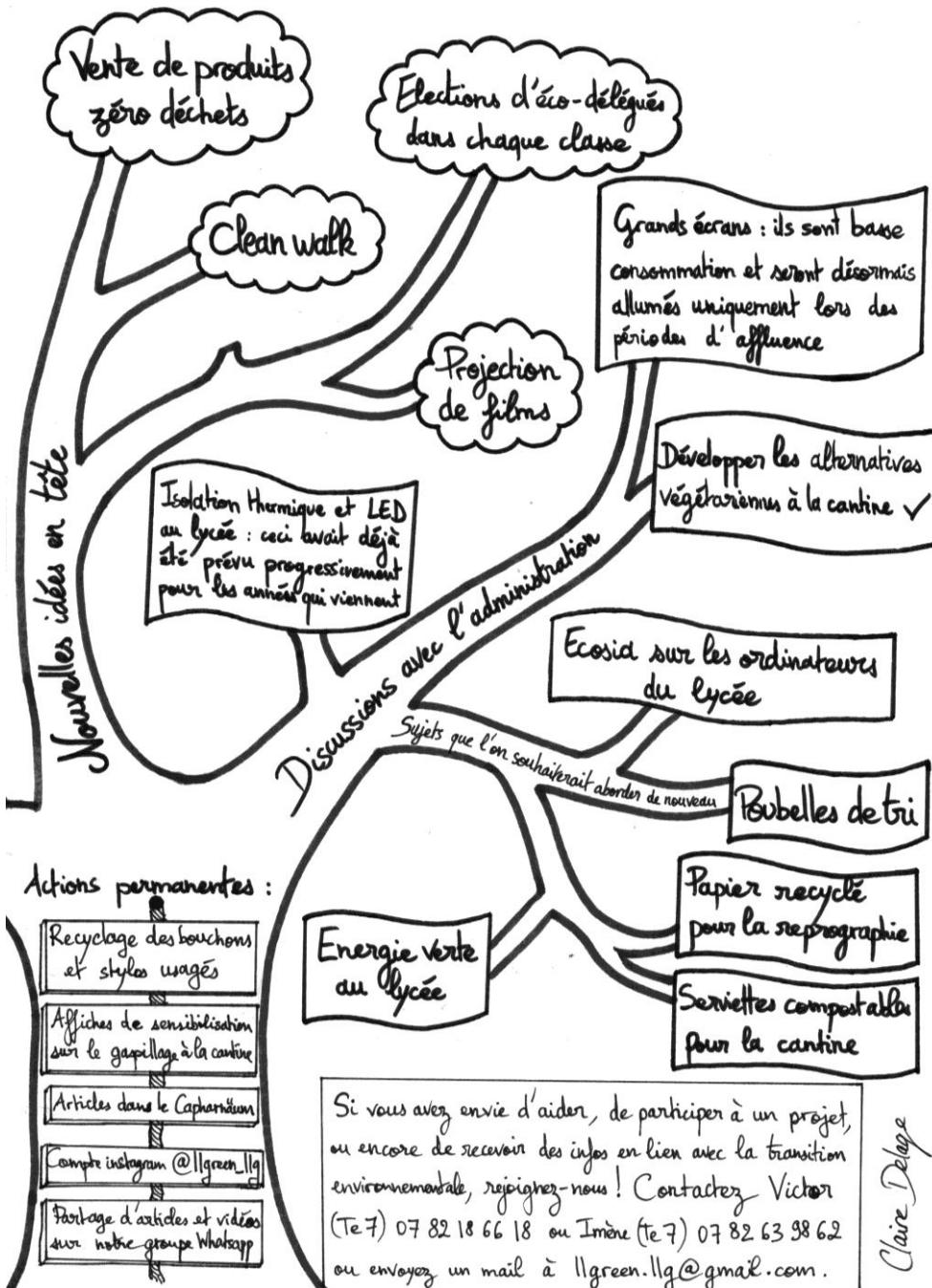
16 octobre 2019

Sondage
pour lancer de nouvelles
habitudes écologiques

avril 2019

Affiches pour favoriser
le recyclage des canettes
à la cafétéria

mai 2019



Noël 2020

Un constat : une situation environnementale particulièrement critique. Je vous épargne les chiffres alarmants, je pense que l'on en a tous vu beaucoup.

Un objectif : amorcer la transition écologique.

Des solutions ? Des mesures politiques sont nécessaires, des engagements citoyens également. J'ai envie de partager avec vous des pistes pour agir à notre échelle, dans la période spéciale de Noël qui va venir. Voici un catalogue de suggestions à choisir selon vos envies.

➤ Cadeaux du 25 décembre

- **Des cadeaux d'occasion** : quand économie rime avec écologie. Contrairement aux idées reçues, occasion n'implique ni abîmé ni démodé. On trouve tout en occasion, de tous les styles et de toutes les marques. Et des boutiques se développent partout ! Pour les livres, nous nous trouvons juste à côté de Gibert qui en propose une multitude d'occasions. Pour les vêtements, voici quelques exemples parmi de nombreux autres : Kiloshop pour pouvoir essayer dans une boutique physique, *OnceAgain* pour une boutique en ligne, *Vinted* pour une appli sur son téléphone.

- **Des cadeaux recyclés** : offrir les objets dont nous n'avons plus l'utilité, sans culpabiliser (à moins de trouver l'objet impossible à offrir, auquel cas il peut être don-

né, vendu ou recyclé).

- **Faire découvrir le "zéro déchet"** : savon et shampoing solides, gourde, et toute la panoplie ! LLGreen souhaite d'ailleurs organiser une vente dans cet objectif, on espère vous y voir nombreux ;)

- **À la place d'un bouquet**, une plante à fleurs ou à fruits, ou une plante aromatique.

- **Des expériences** plutôt que des objets matériels : *escape game*, *laser game*, séance de réalité virtuelle, place de concert, abonnement de musique, carte de cinéma, atelier artistique, massage, resto...

➤ **Un Noël canadien** (aussi connu sous le nom de Père Noël secret) pour les grandes fêtes familiales ! S'organiser pour éviter le trop-plein : remplacer les petits cadeaux pour chaque membre de la famille (à budget serré et choisis au dernier moment) par un beau cadeau utile et choisi avec soin pour le proche que l'on aura préalablement tiré au sort.

➤ Emballages cadeaux innovants

Level 1 Je change à mon rythme : pochettes ou sacs cadeaux réutilisables

Level 2 J'ai envie de découvrir autre chose : emballage en tissu (art japonais appelé Furoshiki)

Level 3 J'innove totalement avec la hotte du père Noël (compatible avec le « J'ai la

Perle de profs : « Faudra descendre ! "descender" ... faudra faire une sieste surtout. »

flemme ») : tous les cadeaux sont mis tels quels dans un grand sac (une housse d'oreiller fait étonnamment bien l'affaire), et le destinataire peut s'amuser à piocher à l'aveugle et deviner de quel cadeau il s'agit.

➤ **Plus délicat** : les négociations familiales

Est-ce qu'on n'achèterait pas du bio et/ou local pour ces grands repas de fête ? Est-ce que l'on a vraiment envie chaque année d'un sapin, qu'il soit coupé ou en plastique ?

Je finirai sur un duo de citations :

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir, mais de le rendre possible. » nous disait Saint-Exupéry, tandis que De Gaulle poursuivait : « Entre possible et impossible, deux lettres et un état d'esprit. » •

Par Claire Delage

Inspiré du livre *Zéro déchet* de S. Araud-Laporte, édition Marabout, et des sites

http://lamaisonduzerodechet.org/noel_zd-quand-sa-famille-sen-fout/ et <https://riendeneuf.org>

Contrepèteries

Voici notre petit cadeau de Noël anticipé et tout à fait écolo : le retour de nos chères contrepèteries si prisées par les magnoludoviciens à l'esprit notoirement mal tourné.

Petit rappel du principe tout de même :

Il d'agit d'échanger une (ou plusieurs) syllabe(s) ou son(s) dans chacune de ces phrases d'apparence si innocente, pour en révéler le sens caché, souvent bien plus coquin. •

Par Charles Forestier, Gabriel Predat-Peyre et Nathan Deloire

1) Foie gras : Les oies au centre des débats.

2) Soit un Griveaux.

3) Notre-Dame a besoin de plus de roche.

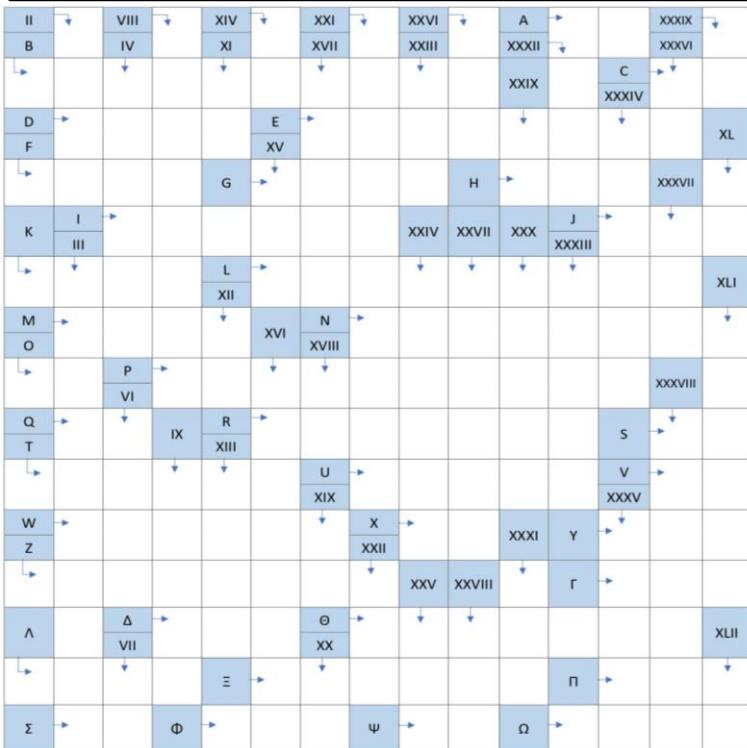
4) Luttes des pouvoirs. (Plusieurs inversions)

5) Electrocinétique : Brancher un nœud éloquent.

Perle de profs : « L'envie, c'est la fonction dérivée de la satisfaction »

Et une deuxième en prime pour ceux qui ont réussi les contrepèteries : « C'est une conjecture que personne ne sait démontrer jusqu'à maintenant. D'un autre côté, tout le monde s'en fout. »

DETENTE – Mots croisés



Horizontalement :

A : note avant sol
 B : va dans l'espace
 C : pièce qui compose le squelette
 D : 2^e Terre
 E : s'étonner vivement
 F : rappel
 G : colères
 H : atome avec une charge électrique
 I : mettre de côté
 J : compte rendu d'entretien
 K : aime bien se faire du mal
 L : adaptation d'un environnement de travail pour l'usager
 M : ne va pas vite

N : ont fait couler le Titanic
 O : conjonction de coordination
 P : qui ne se déplace pas pour vivre
 Q : dans
 R : vivent pour toujours stupides
 S : note avant ré
 T : classes préparatoires
 U : lutin des Vosges
 V : joue à 11
 W : conduisit
 X : impact sur les sociétés
 Y : ordre national des infirmiers
 Z : vison imaginaire d'une société

Γ : médiateur national de l'énergie
 Δ : electrostatic-unit
 Θ : astronome italien
 Λ : stupides
 Σ : agissent pour la planète
 Π : on s'embrasse en dessous au nouvel an
 Σ : sans vêtement
 Φ : propre temporelle
 Ψ : ancien do
 Ω : pas tôt

Verticalement :
 II : concept idéologique
 III : changement
 IV : fleuve londonien
 VI : poisson orange de dessin animé
 VII : pronom

VIII : mettons de l'eau dans les plantes
 IX : surnom donné aux grands-pères
 XI : squelette
 XII : tellure
 XIII : plante aromatique
 XIV : pronom personnel indéfini
 XV : bout de terre dans l'océan
 XVI : déshabiller
 XVII : laisser l'air entrer
 XVIII : conjonction de coordination
 XIX : connu
 XX : démonstratif
 XXI : légumes violets
 XXII : représentation surdimensionnée de soi-même
 XXIII : démonstratif pluriel
 XXIV : donne
 XXV : aluminium
 XXVI : moyen de transport
 XXVII : vides
 XXVIII : on le gagne à la loterie
 XXIX : lithium
 XXX : arbuste à feuilles cubiques et palmées
 XXXI : posé
 XXXII : stabilo
 XXXIII : oiseau
 XXXIV : mis dans la cire
 XXXV : lettre grecque
 XXXVI : métal précieux
 XXXVII : désert rocheux
 XXXVIII : fait don de son sang
 XXXIX : le meilleur
 XL : venu au monde
 XLI : remarque grammaticale
 XLII : identifiant

Par Maya Coltmann